

- 1 -

Certains disent que la Beauce est le pays de l'ennui...  
Des hectares de terres agricoles sans arbres ni relief.  
Un paysage géométrique.  
Des quadrilatères accolés.  
Des croisements déserts.  
Un clocher.  
Un château d'eau.  
Une moissonneuse-batteuse, rouge.  
Au loin, les tours d'une cathédrale.  
Une longue ligne droite de bitume gris.  
Et Cernon-en-Beauce, des deux côtés de la route  
communale.

Un semis de maisons neuves, toits en tuiles mécaniques,  
portails en bois verni, un jardinet sur le devant.  
À l'arrière, un terrain où planter ses légumes, installer  
une balançoire, servir le barbecue du dimanche.

Tout autour, à perte de vue, l'or du blé qui ondoie  
au gré du vent.

Ce mardi 14 juillet 1998, il est presque midi.

Les Cernonnais ont dormi tard. Certains boivent  
leur café du matin, heureux de la victoire des Bleus.

D'autres préparent le pastis de l'apéritif ou déballetent les grillades.

Un ciel bleu azur.

On entend la radio, des bruits de vaisselle, des pleurs d'enfants.

Un corbeau pousse un croassement.

Le vrombissement d'une tondeuse s'arrête net.

Le silence retombe sur la chaleur d'été.

À l'orée des vacances, on a envie de mer, de châteaux de sable, de pêche aux coques. On prépare les valises : shorts, sandales et maillots de bain. La vie est paisible à Cernon. Les enfants sont gâtés et les soucis mineurs. La mort reste une abstraction. Quand on y pense, c'est pour les autres, les vieillards, les malades ou les malchanceux. Si bien que le break des pompes funèbres qui s'arrête devant le numéro 12 de la route des Champverts est vu comme une curiosité. On écarte simplement son rideau. Il a dû s'égarer...

Deux agents funéraires descendent de voiture. Ils ruissellent dans leurs costumes et cravates sombres. Ils portent des lunettes de soleil. Ils ont la lenteur et la gravité qui siéent à leur fonction. Ils cherchent une sonnette, ne la trouvent pas, reculent de quelques pas, vérifient qu'il s'agit bien du numéro 12, hésitent, poussent un battant du portail.

Le corbeau repasse. Il se perche sur la clôture.

Les hommes avancent sur les dalles branlantes qui mènent à la porte d'entrée. Les mallettes noires qui se balancent au bout de leurs bras tranchent sur la rose des rhododendrons. Ils sonnent et patientent. Respectueusement.

Finalement, une femme blonde paraît, la mine défaite, les yeux rougis. Elle hoche la tête et s'efface pour les laisser entrer. Elle désigne un endroit, à l'étage.

Quelques minutes plus tard, un agent ressort de la maison, parcourt le chemin en sens inverse, monte à l'arrière de la fourgonnette. Il en extrait un brancard à petites roues escamotables qu'il manœuvre comme une brouette. De nouveau le portail, les rhododendrons et la porte d'entrée qui se referme doucement.

Les curieux sont sortis en bermudas et robes légères, un torchon à la main, un tournevis dans la poche. Ils commencent à s'interroger.

— C'est les pompes funèbres, on dirait...

— Un 14 juillet !

— Il doit y avoir un décès...

— Chez les Ellis ?

— Bah oui, forcément, puisque c'est au 12 !

— Pourtant, je les ai vus... C'était quand ?...

L'homme s'interrompt. Il ne sait plus si cette image date de trois semaines ou de quelques jours.

— J'espère que c'est pas la petite. La mort d'un enfant, y a pas pire.

— Ça peut pas être elle. On a ramassé le courrier en même temps, ce matin. Elle n'a même pas dit bonjour, comme d'habitude...

— C'est qui, alors ?

— Pas madame, elle vient d'ouvrir la porte.

— L'aviateur ?

— Vous rigolez, c'est un copain de chasse, on l'appelle Mermoz, comme le pilote ! Fort comme un Turc, même pas quarante ans...

— Et qui prenait soin de sa petite personne. Ils sont venus boire l'apéritif plusieurs fois, c'était toujours un verre, pas plus !

— Vous avez remarqué ?

— Quoi donc ?

— On parle de lui au passé !

— Mais il serait mort comment ? Un accident d'avion ?

— On l'aurait su !  
— Une maladie ?  
— Fulgurante, alors. Pas plus tard que... y a pas longtemps en tout cas, il déposait sa fille au sport. Il m'a fait un petit signe. Il paraissait normal.

— Et si c'était un suicide ?  
— Un suicide !  
— On ne se suicide pas comme ça. Il faut une raison grave...

— La dernière fois que je l'ai vu, il portait des lunettes noires. Sa femme le soutenait. La petite était comme d'habitude, sacrément butée.

La porte des Ellis s'entrouvre.

L'un des agents se présente de dos, à reculons, courbé sur le brancard dont il tient les montants. Le corps... Car il y a un corps dans une housse gris clair.

— Mon Dieu !

On pousse des cris d'effroi.

— Je n'arrive pas à y croire !

C'est un choc. D'autant que, depuis l'avant-veille, on était si heureux, heureux comme jamais, heureux en agitant des drapeaux, en formant le V de la victoire. Heureux ensemble. « Vive la France ! On a gagné ! On a gagné ! » Plus d'ennemis, plus de fâcheries, on s'est embrassés, on s'est sentis forts, les plus forts du monde, unis dans la même joie, derrière Zizou. « *We are the champions !* »

Et voilà que ce corps allongé dans un sac change l'ivresse en gueule de bois. Cernon se dégrise d'un coup, devant le 12 de la route des Champverts.

— C'est terrible ! pleure une femme.

On se tait, à court d'idées devant le drame.

Quelqu'un relance les imaginations :

— Et si c'était le docteur ?

— Le docteur ? Quel docteur ?

— Mais si, vous savez bien, le docteur...

On rapporte les bruits qui courent, des bruits de coucheries entre la femme de Mermoz et le médecin de Saint-Rémy.

— Ah oui, le docteur ! On aurait dû y penser plus tôt. On l'a beaucoup vu ces temps-ci, sans la barbe ni les lunettes...

— Même qu'on l'a surnommée « la femme du docteur ».

— Qui ça ?

— Mais elle, la Ellis !

— Je les ai vus main dans la main, fumant des cigarettes, jetant leurs mégots sur la route...

— Qui ça ?

— Elle et le docteur ! Vous êtes bouchée ou quoi ?

— Moi aussi, je les ai vus ensemble, il n'y a même pas quinze jours.

— Ils ne se cachaient pas...

— C'est de notoriété publique, leur affaire !

— Et c'est le major qui l'aurait tué ?

— Ça se pourrait. Un drame de la jalousie.

— Vous lisez trop de romans !

Le silence revient. On réfléchit.

On suit l'évolution du brancard derrière le portail.

— Alors ce serait le docteur !

De l'autre côté de la route, dans l'allée aux dalles branlantes, la femme blonde esquisse un curieux pas de danse. Elle hésite à se positionner devant ou derrière le brancard. Finalement, elle se place en aval, légèrement ployée, comme pour filmer les hommes en noir et le corps du défunt qui arrivent à sa hauteur. Elle lève la main.

— Attendez !

Les agents des pompes funèbres s'immobilisent à contrecœur. Ils s'inquiètent. Il fait chaud. On ne doit pas traîner.

Par respect pour la cliente, ils abaissent les petites roues et attendent.

Mme Ellis – car c’est bien elle – s’approche. Elle avance la main vers la gaine mortuaire, tâtonne l’épaisseur du plastique, à la hauteur du visage sans doute. Ses mains tremblent. Ses lèvres psalmodient... Elle paraît folle.

Les gens qui regardent hésitent entre compassion et sentiment d’indécence.

Certains rentrent chez eux. Les grillades n’attendent pas. Une mouche bourdonne.

Un des agents décide d’intervenir. Il s’approche de Mme Ellis, lui effleure le coude.

— Madame ? Madame !

Comme pour réveiller une somnambule.

Elle semble revenir à elle. Il explique d’une voix douce :

— Nous allons l’emmener, maintenant... Vous pourrez venir le voir à l’agence... Quand vous voudrez... Tout à l’heure même...

Elle hoche la tête machinalement et s’écarte à regret. Les deux roues remontent. Le brancard repart.

Retranchée dans un coin du jardin, une fillette observe la procession, sans réaction, comme si elle regardait passer un train. Environ dix ans, la peau blanche, des yeux de chat, des cheveux cuivrés dressés en piques sur le sommet du crâne. Malgré la chaleur, elle porte un survêtement bleu électrique et des baskets.

— La pauvre petite, dit quelqu’un.

— Elle a perdu son père !

— C’est tout de même bizarre qu’elle n’exprime rien...

— Elle ne doit pas réaliser...

— Mouais... lâche une voisine, sceptique.

Elle a vu les écouteurs vissés aux oreilles de la gamine et son léger mouvement de tête qui bat la mesure.

*Quinze mois plus tôt*

Une Peugeot 406 bleu métallisé, avec caducée de médecin et téléphone intérieur, s'engouffre dans la cour de la ferme des Rouelles. Les sièges sont en cuir brun. Les quatre haut-parleurs annoncent « une météo ensoleillée sur le pourtour méditerranéen, un temps maussade sur le reste de la France ». En s'arrêtant, le docteur Ménard dérape sur la boue. Il bougonne en attrapant sa sacoche, récupère son bloc d'ordonnances, ouvre la portière et plonge le pied dans une flaque d'eau.

— Mince, c'est tout moi ! dit-il en boitillant vers l'entrée.

La cinquantaine dégarnie, de taille moyenne, le ventre rebondi, il porte une barbe grisonnante. L'humidité embrume ses lunettes à monture carrée. Il rabat contre lui les pans de son imperméable. Francine le guette derrière la porte. Elle l'attend comme le Messie. Elle l'a appelé tôt ce matin pour son fils Fabien qui refuse de se lever et de manger.

Comme à chaque visite, Ménard est saisi par la rutilance des tomettes, la propreté du carrelage mural.

— Je suis désolé, je vais salir, dit-il en montrant ses chaussures crottées.

— Vous en faites pas, docteur, je passerai la lavette, j'ai l'habitude... Vous voudriez pas un café ? J'en ai du tout chaud ! dit-elle en désignant le poêle de la grande salle.

— Merci, je viens d'en prendre un.

— Un petit remontant ?

— Ah, non, sourit-il, jamais pendant le service !

— De quoi essuyer vos lunettes, alors ? dit-elle en sortant une serviette bien pliée d'un placard à côté de la cheminée.

— Oui, ça, je veux bien. Merci, Francine.

— Je m'inquiète pour le petit. Il est revenu y a trois jours. Il voulait faire sa vie à Paris, vous vous souvenez, docteur ?

Ménard opine.

— On a toujours su qu'il serait jamais paysan. Il a pas le goût agricole et ça, c'est radical. On peut pas faire sans ! Comme pour l'amour, ça se force pas ! Son père se demande qui va prendre la suite. C'est triste, une belle exploitation comme ça... Donc, pendant presque deux ans, on n'entend plus parler du gamin. Il vient à Noël, pour les anniversaires et la fête des Mères. Souvent, le dimanche, il téléphone pour dire que ça va bien. Il sert dans un bar de nuit. Il s'y plaît. Mais quand je l'ai vu arriver, mon Dieu, dit Francine en portant les mains à ses joues... Il avait la peau sur les os. Et pâle à faire peur ! Il a dit qu'il avait quitté son travail et, depuis, il est couché. Quand je pose des questions, il me dit de le laisser tranquille. Je lui monte des bouillons. Il y touche à peine. On se fait de la bile, docteur. Le gamin, on le connaît plus vraiment. Il a peut-être attrapé le cancer ou la dépression...



— On va voir ça, tempère le docteur Ménard. Il est solide, votre garçon. Il a vu un autre médecin à Paris ?

— Sûrement pas !

À l'étage, on entend du bruit.

— Il doit être réveillé. Vous voulez que je l'appelle ? propose Francine.

— Non, merci, je connais le chemin, dit le docteur qui attrape sa trousse et file vers le corridor.

Un escalier sombre monte au palier du premier, éclairé par une fenêtre. La pluie martèle le toit. « Par un temps pareil, tout le monde aimerait rester au lit », pense Ménard.

Les vieilles marches craquent sous son poids.

Francine tourne le bouton de la radio qui parle « de la grogne des hospitaliers et de la CGT qui appelle à manifester ». Le docteur fait glisser sa main sur la rampe. À l'étage, il dépasse la première puis la deuxième porte. Il frappe à la troisième.

— Maman ? demande une voix masculine.

— Non, c'est moi, le docteur Ménard, je peux entrer ? dit-il en tournant la poignée.

Une forme humaine se dessine sous la couette. La pénombre, une odeur de renfermé. D'un pas énergique, Paul se dirige vers la fenêtre. Il écarte les rideaux d'un coup sec.

— On ne peut rien voir sans lumière, se justifie le médecin.

Le malade pousse un grognement plaintif et se redresse contre son oreiller en clignant des yeux, ébloui.

Fabien semble à peine sorti de l'adolescence. Ses traits sont creusés, ses cheveux en désordre.

— Une mine de fêtard ! plaisante Ménard.

— Fêtard ! Si seulement...

— C'est ta mère qui m'a appelé aux aurores. Elle s'inquiète...

Fabien baisse les yeux.

Ménard cherche son tensiomètre, tout en poursuivant son interrogatoire médical.

— D'autres symptômes que cette petite mine ?

— Je suis crevé, j'ai tout le temps froid et pourtant je suis en eau.

Le médecin écoute le cœur, la respiration. Il prend sa tension, tâte les ganglions sous le cou, longuement.

— Tu as grossi ou maigri récemment ?

— Plutôt maigri. Moins deux kilos, je dirais.

— En combien de temps ?

— Un mois.

— Autre chose ?

— Des courbatures.

— Où ça ?

— Un peu partout...

— Comme si tu avais la grippe ?

— J'ai jamais eu la grippe.

Ménard sourit.

— Autre chose ?

Le jeune homme pique du nez et se met à triturer le rabat de son drap. Son visage se brouille comme s'il allait pleurer. Le docteur se penche vers lui.

— Je sais ce que j'ai, murmure Fabien.

Le garçon hésite.

— C'est... J'ai... J'ai le sida !

Ménard produit un son bourru qui l'engage à poursuivre.

— J'avais un ami à Paris. Enfin, c'était plus qu'un ami...

En avouant cela, il surveille la réaction de Paul, qui reste impassible.

— Lui aussi, il avait des suées, de la fièvre, et il avait maigri. On est partis en vacances chez ses parents en Bavière. C'est des Allemands, ils vivent près de Munich. On a fait des kilomètres en forêt. Il était épuisé.

En revenant, il m'a quitté brutalement. Il est malade, c'est la seule explication. Il m'a contaminé, il a honte...

— On va procéder par ordre... propose Ménard calmement.

— Je l'ai appelé, appelé, dit le gamin comme s'il n'entendait pas. Il n'a jamais décroché. Il a changé de numéro. Il doit se sentir coupable...

Il s'accroche à la manche du docteur.

— Dites rien à mes parents ! Surtout à mon père. Il aime les hommes, les vrais, vous voyez le genre.

— Mais tu es un homme, tonne Ménard.

— Je veux dire : un homme à sa façon. Vous imaginez... Déjà que je reprends pas la ferme si, en plus, il apprend que... Promettez-moi, docteur !

— Je suis tenu par le secret professionnel mais...

— Mais quoi ? s'inquiète Fabien.

— Je n'ai pas fini de t'examiner. Est-ce que tu peux te lever ?

Le jeune homme s'extrait du lit péniblement. Il enlève son haut de pyjama.

— Le bas aussi ?

— Oui, si tu veux bien. Ça ne va pas durer longtemps.

Le docteur Ménard inspecte les aisselles, les plis de l'aîne, les extrémités.

— Tourne-toi, s'il te plaît...

Il s'attarde derrière le mollet, en passant le pouce plusieurs fois au même endroit.

— Au cours de ces promenades, comment étais-tu habillé ?

— Quelles promenades ?

— En Bavière...

— Bermuda.

— Chemise rentrée ?

— Vous en avez, de ces questions ! Non, plutôt sortie, sur le short.

— Je rédige une ordonnance pour une prise de sang et on se revoit la semaine prochaine, tu seras encore là ?

— Oui, sûrement.

— Alors téléphone à Chantal, mon assistante, tu dois la connaître, et prends rendez-vous au cabinet. Tu peux te lever.

— C'est pas le sida ?

— Je suis sur une autre piste mais nous allons vérifier quand même. On saura ça très vite... Quoi qu'il en soit, c'est un préservatif à chaque rapport. J'ai bien dit à chaque rapport ! Donc trois préservatifs si tu fais trois fois l'amour en une heure, c'est compris ?

Fabien opine comme un enfant sermonné. Le docteur range ses affaires et annonce qu'il descend. Fabien a repris des couleurs. Une fois en bas, autour de la table de ferme, Ménard s'assied pour écrire. Francine a dû écouter aux portes.

— Alors c'est pas grave ! dit-elle, soulagée.

— Il est inquiet, ce serait bien d'aller au labo le plus vite possible.

— Ouf ! C'est pas le sida.

Le docteur Ménard relève la tête, surpris.

— J'ai pas les yeux dans ma poche. Faut pas m'en conter... C'est pour les petits-enfants que ça me rend triste. J'aurais bien aimé en avoir... Enfin, du moment qu'il est en bonne santé.

— Voilà, dit le docteur Ménard en lui tendant l'ordonnance. Et votre mari, comment va-t-il ?

— Il s'y fera, lui aussi. C'est un homme bon. Il aime son fils.

Paul sourit. Elle n'a pas répondu à sa question. Ils se serrent la main chaleureusement.

La pluie a cessé. Une fois remonté dans sa voiture, Paul se détend. France Musique diffuse du Mozart, le *Concerto pour clarinette*. Il actionne les essuie-glaces.

Il est satisfait de cette consultation. Quel confrère se serait déplacé pour un peu de fièvre et des symptômes si vagues ? Lequel aurait pris le temps d'examiner Fabien de la tête aux pieds ? Pas le docteur Monnier en tout cas ! Il débite les clients comme un charcutier des saucisses. Dix minutes par « cas », ordonnance comprise. Paul, lui, soigne des personnes et prend son temps...

La route est encore glissante. Le docteur Ménard tient le volant d'une main et consulte son agenda de l'autre, en pensant qu'un jour, avec sa manie de conduire et de faire autre chose en même temps, il va mal finir. Il appuie sur une touche de son téléphone de voiture.

— Allô, Chantal ? C'est Paul. Je sors de chez Francine, je suis sur la route... Je vais à l'hôpital, après je passe à la maison de retraite, je serai là vers 18 heures. Beaucoup de patients à mon retour ?

— Six ! Les autres, je les ai reportés à demain. À la télé, ils nous rabattent les oreilles avec les trente-cinq heures et le docteur en fait le double !

— Rebattent.

— Quoi, *rebattent* ?

— Ils nous *rebattent* les oreilles, pas *rabattent*...

— Ah bon ? Pourtant, *rabattent*, c'est comme *battre*...

OK, puisque le docteur le dit... J'ai bien fait de décaler ?

— Mais oui, Chantal, vous avez bien fait. Comme toujours. Merci. Bonne soirée...

— De même pour le docteur, à demain ! Et bonjour à madame.

Paul sourit. La bavarde a du mal à terminer une conversation. Il raccroche et pousse le son du concerto. Il aurait aimé jouer du piano ou du violoncelle mais la médecine lui a tout pris : son temps, son énergie, sa jeunesse. Pas de regrets, c'est une passion, encore que, ces derniers temps... Il en est là de ses réflexions quand il arrive à la hauteur de l'église. Une tache

de lumière sur fond sombre attire son attention. C'est une silhouette de femme, jeune. Elle porte un manteau blanc serré à la taille, un sac minuscule couleur crème sur l'avant-bras, des talons aiguilles assortis. C'est étrange : ici, personne ne s'habille en blanc un jour ordinaire. C'est salissant et réservé aux baptêmes, aux mariages, aux communions...

Paul est d'autant plus intrigué qu'il éprouve une impression de déjà-vu. On dirait une héroïne d'Hitchcock égarée au village. Que fait-elle ici ? Un corps tout en formes mais svelte. Il se demande quel visage elle peut avoir. Certaines femmes sont éblouissantes de dos et décevantes de face... Il la double à vitesse lente en se retournant pour l'apercevoir.

Des mèches de cheveux blonds et bouclés sur le front, le sein fier. Il avance encore un peu. Le choc de la beauté ! Le teint rose, des lèvres carmin et des yeux immenses, clairs... bleus... mais... mais...

Paul sursaute. Elle le regarde fixement ! Oui, c'est bien lui qu'elle dévisage.

Le cœur de Paul se met à cogner dans sa poitrine. Il est vu alors qu'il croyait voir ! Pire, la femme se met à lui sourire avec une expression espiègle.

Un coup de klaxon, prolongé et furieux, le ramène à la réalité. Un car scolaire surgit devant lui... Ils vont se percuter !

Il donne un coup de volant, la voiture oscille et revient dans sa file.

Le docteur Ménard doit s'arrêter à la sortie du bourg pour retrouver son calme.